

LA TÊTE EN NOIR

40° Année SN 1142 9216



Sept./Oct. 2025  N°236 - Gratuit



LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

L'Américain des villes et l'Américain des champs

On pourrait longtemps s'interroger sur la fascination que l'on peut avoir sur les littératures américaines. Elles sont évidemment multiples et contrastées. Surtout, elles mettent en avant une contradiction majeure chez la plus grande puissance économique mondiale : le clivage entre ruraux et urbains, habitants du Nord et du Sud, de la côte et de l'intérieur des terres. Pourtant, il y a aussi la même violence qui cohabite. Et pas uniquement parce que l'on se trouve dans le pays qui a le plus d'armes à feu par habitant. Stylistiquement, les premiers romans de Jack Clark et de Henry Wise n'ont que très peu à voir. Mais en se focalisant sur un protagoniste ordinaire qui plonge malgré lui dans cette violence elle aussi ordinaire, ils nous proposent un instantané de la société de qualité et nous donnent les clés pour comprendre la complexité de cette société.

Eddie Miles, le personnage principal du récit de Jack Clark, est chauffeur de taxi. N'en déplaise à la quatrième de couverture, le rapport avec *Taxi Driver* de Richard S. Elman s'arrête là. Pour le reste, il partage son taxi avec un autre chauffeur, lui préférant la nuit et ses personnages exotiques. Pourtant, Chicago la nuit est une jungle en éveil. Les chauffeurs ne s'y trompent pas eux qui glosent sur les quartiers périphériques et qui usent d'ingéniosité pour ne pas y aller. On suit donc le quotidien de cet homme, qui n'a plus aucun contact avec son ex-femme, ni avec sa fille adolescente. Contact qu'il voudrait rétablir (avec sa fille). Il a une aventure qui est un peu plus qu'une aventure avec une voisine de palier. Il discute par signes avec les autres taxis, et s'arrête de temps en temps pour prendre un café. Pour en revenir au quotidien, c'est un peu monotone. Et ce n'est pas tout à fait vrai que c'est beau une ville la nuit. Eddie Miles va l'apprendre un peu plus à ses dépens. Tout d'abord parce qu'un tueur de chauffeurs de taxi rôde et qu'il s'en prend à son ami Lenny le Polack, un gars qui pourtant avait de la bouteille. Ensuite, parce qu'il trouve dans une ruelle le corps amoché d'une prostituée adolescente dont il se prend d'affection. Eddie Miles a la fâcheuse habitude d'être à peu près toujours au mauvais endroit au mauvais moment. Il va donc entretenir une relation suivie avec l'inspecteur Haggarty. Au point qu'à un moment le lecteur se demandera si le coupable recherché au

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

Y EN A MARRE DE LAMARR !

City Editions, petite/moyenne entreprise créée en 2000, comptait, en 2022, trois à cinq employés d'après l'Annuaire des Entreprises. Elle publie 120 livres par an entre ses collections Korrigan (Fantasy féminine), Eden (romance) Terre d'histoires (terroir plus ou moins historique), Idéo (psychologie positive) et City Poche pour des rééditions basiques. Ses meilleurs titres passent chez J'ai Lu car City a décroché la queue du mickey en publiant La Femme de Ménage de Freida McFadden, explosion atomique en édition poche (cf La Tête en Noir n°231). Les best ventes répertoriées chez Edistat début août mettaient une nouvelle fois ce roman en n°1 (94ème semaine) avec, à suivre, le tome 2, le 3 et un autre roman de McFadden en 4ème place. Nelle Lamarr (même parcours et chaudement recommandée par McFadden) est aussi entrée dans le hit des ventes jusqu'à la 30ème place, boostée aussi par son édition poche chez J'ai Lu. Après les bonnes impressions données par le roman de McFadden et celui de Lisa Jewell chez Hauteville (voir TeN 235) très représentatifs du polar féminin à la mode, choisissons donc Nelle Lamarr en espérant découvrir une autre pépite... LE THRILLER PHÉNOMÈNE DANS LE MONDE ENTIER (quatrième de couv.)

« NELLE LAMARR est l'auteur de plusieurs thrillers psychologiques au suspense haletant et aux multiples rebondissements. Une Invitée Particulière est un best-seller international qui déjà fait frissonner des millions de lecteurs. Elle vit à Los Angeles avec son mari et ses enfants. » Lisons...

Waouh ! (interjection préférée de la romancière), tout est beau et gentil chez la famille de Paige, 17 ans, qui veut devenir artiste et qui a un adorable petit copain prénommé Lance. Elle possède déjà une Jeep Cherokee à quatre roues motrices, vit avec sa mère Natalie (qui a une

décapotable), Will son frère geek de 12 ans et Matt, son père homme d'affaire, grand, beau, riche (on apprendra plus tard qu'il a vraiment les bourses bien remplies puisqu'il est sex addict). La famille vit dans une maison de 500m² où tout n'est que luxe et beauté (à l'américaine, entendons-nous) avec une domestique étrangère sans aucune importance et que Nelle cite deux fois pour finir une ligne. Seul nuage sur la famille : la mort de la fille aînée Anabel tombée dans un escalier deux ans auparavant... Le roman, partagé entre les récits alternés de Paige et de sa mère Natalie, débute avec l'arrivée à l'aéroport de Tanya, somptueuse étudiante anglaise, blonde à longues jambes et gros seins (on ne saura jamais si elle a des implants comme se le demande Paige au début et au milieu). Tanya vient passer un an dans la famille sous le statut d'étudiante « en échange ». En échange de qui ou de quoi ? On ne le saura jamais non plus, Lamarr ayant des fixations, des raccourcis et des développements anarchiques. Par contre on saura tout des goûts de Paige et surtout de Tanya l'hystérique qui s'accapare la chambre rose de la défunte Anabel qu'elle saccage vite fait en piquant ses fringues pieusement conservées et en semant ses tampons, cotons de démaquillage, rouges à lèvres, petites culottes sales, bref toute la panoplie siglée de la jeune fille moderne avec le portable rose bonbon comme cerveau. Tanya a des crises de rage. Elle crée des profils sur sites internet qu'elle remplit de selfies provocants. Elle drague le petit ami de Paige qui passe à l'action/réaction alors qu'il respecte la virginité de Paige. Mais c'est surtout Natalie la mère de famille que Tanya vise en ponctionnant sa carte de crédit... Le lecteur se demande s'il va tenir le coup vu le niveau intellectuel ado U.S. basique requis par cette lecture. Mais oui ! Car dans le genre desperate housewife, Natalie est croquignollette avec son Xanax et les bouteilles de Sauvignon qu'elle s'enfile en faisant sa cuisine smart : sa fille étant végane pendant la moitié du livre, détail chiant que Lamarr nous bassine avant de l'oublier ensuite comme à son habitude. Tanya poursuit un objectif : mettre la main sur la famille en entretenant la culpabilité énorme de Natalie qui a un complexe de mauvaise mère. Dans ce psychodrame pour série américaine popu tout le monde s'aime et pleure en se serrant dans les bras tandis que la romancière pond ses indices basiques de folie ambiante et de lourds, très lourds secrets. Paige





et son frère geek finissent par les découvrir grâce à internet et les alertes programmées sur Google. Résultat : des histoires de maternités non voulues et de paternité cachée le tout mixé avec des traumatismes

pauvreté-abandon et famille-craignos-en-mobile-home. C'est un beau galimatias arrosé de virées shopping, Sauvignon, Prada, de Jeep Cherokee et de Xanax par une Nell Lamarr qui patauge tellement pour sauver la mise que c'en est pitoyable (surtout le final dans un hôtel montagnard hyper classe où l'on sert du Veuve Clicquot à toute heure pour accompagner des hamburgers). A la fin, Tanya jeune sorcière déguisée en princesse est démasquée et punie ; la mère fait réellement sa confession à un prêtre ; le père est puni (bibliquement) de ses vices tandis que la fille authentique et toujours vierge est récompensée par son entrée dans une prestigieuse université. JD Vance a dû adorer. Nous, on se pince.

Vous en voulez encore ? Nelle Lamarr tartine de longs remerciements à la fin de son pavé, remerciant son éditrice « qui a travaillé si dur pour que ce livre soit le meilleur possible, plus resserré et plus punchy ». On se demande à quoi ressemblait la première mouture de ce « thriller phénomène ». Il y a aussi LA LETTRE DE NELL, où elle lèche les bottes des groupes de lecteurs de thrillers et de suspense sur Facebook en leur demandant de passer le mot aux « amis de Goodreads, aux membres de votre famille, dans vos clubs de lecteurs et sur vos autres réseaux sociaux. » Et elle en remet une louche en annonçant qu'elle écrit aussi des romances sous le nom de plume de Nelle L'Amour. Faut-il donc subir tout cela pour lire « un thriller phénomène mondial » ?

Michel AMELIN

Une invitée particulière (The Family Guest), de **Nell Lamarr**. City Thriller 2024 (430 pages, 22€). Ed. Poche : J'ai Lu, 2025 (448pages, 8,60 €).

Suite de la page 1

fil des pages n'est pas lui, Eddie Miles (n'y voyez aucun indice quant à sa non culpabilité). Pour asséoir la monotonie de ce travail de nuit, l'auteur nous délivre par bribe à chaque début de chapitre un extrait du règlement du Département des Services aux consommateurs, division des véhicules de transport des passagers. Le texte est aussi froid que celui de Jack Clark est prenant mis à part, peut-être, un final un peu trop rocambolesque mais prévisible. Un western urbain dans un monde contemporain (post-)apocalyptique qui a le bon goût d'avoir une juste longueur. Henry Wise s'intéresse quant à lui à l'enracinement en Virginie, un État à jamais marqué par l'esclavage et qui prolonge ne serait-ce que dans sa nostalgie la ségrégation. Son personnage à lui, Will Seems, a fui le comté d'Euphoria pour Richmond. Mais après dix années à se fuir (un premier drame a marqué son adolescence, le suicide de sa mère a été le deuxième), il est revenu à Terre Promise, la propriété ancestrale laissée à l'abandon dans lequel est cloîtré son ami Sam, sous le coup d'un mandat, envers qui il a une dette). Il est (pourtant) adjoint du shérif. Il dort la nuit dans son pick-up. Il cauchemarde au sujet de son passé. La mort de Tom Janders, l'un de ses amis d'enfance avec un coupable tout trouvé (Zeke Hathom, un vieil homme noir, père de Sam, le *junkie* en fuite qui se terre chez lui), va chambouler son existence et son rapport avec le shérif. Faut dire que Will Seems n'est pas le seul à avoir des traumatismes. Son père, le shérif Mills, Ferrida « Day » Pace, la compagne de Tom Janders... Mis à pied par le shérif, Will Seems va être contraint de reprendre l'enquête au côté de Bennico Watts, une détective privée enrôlée par la femme de Zeke. Et l'enquête les mène tout droit au *Snakefoot*, un rade déglingué où l'on boit du mauvais alcool, on joue de l'argent et on tente de ne pas rentrer les pieds devant. Seulement, autant le couple d'enquêteur est opiniâtre, autant le shérif est obstiné : il n'en démord pas, il tient en Zeke Hathom son coupable. Tout ce beau monde acculé, il va falloir aller creuser dans un passé peu reluisant et empli de culpabilité, qui a remisé amitiés et haine. Henry Wise ajoute à cette trame une légère mystique, une dose de fantastique très diffus. Le tout est joliment ficelé et, paradoxe du roman, on a envie qu'il s'achève et qu'une suite ne le prolonge pas même si l'auteur n'a pas pris le temps de refermer certaines pistes ouvertes.

Julien VEDRENNE

Taxi de nuit, de **James Clark**. Sonatine. 2025 (234 pages – 21.00 €.) - **Nulle part où revenir**, de **Henry Wise**. Sonatine. 2025 (426 pages – 24.00 €.)

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

Les maîtres du domaine, de Jo Nesbø. **Gallimard (Série Noire)**. Au village d'Os, une petite bourgade norvégienne aux pieds des montagnes, les frères Roy et Carl Opgard sont à la fois craints et admirés. Fusionnels depuis leur enfance et orphelins, ils ont en commun un passé très sordide et sont liés par de terribles secrets qui constituent le ciment de leur relation. Leur réussite sociale impose le respect, certes, mais leurs manières un peu brutales de gérer aussi bien leurs affaires que leurs relations personnelles leur valent de solides inimitiés. Pour contrer un projet de tunnel qui dévierait la circulation vers d'autres vallées et compromettrait leurs propres objectifs d'agrandissement de l'hôtel familial et la création d'un parc d'attractions, ils n'hésitent pas à soudoyer les ingénieurs. Mais le danger pourrait venir du flic local qui recherche toujours le cadavre de son père que les frères ont peut-être scellé dans le coffre de sa voiture au fond d'un ravin. Un ravin qui réserve d'ailleurs d'autres surprises désagréables. Dans ce second épisode des exploits des frères Opgard entamés en 2021 avec « Leur domaine » (même éditeur), Jo Nesbø affine la personnalité de ses deux héros qu'on ne peut s'empêcher d'apprécier malgré leur amoralité flagrante. Perturbés par leurs problèmes sentimentaux, prisonniers d'une solidarité familiale de moins en moins évidente, ils naviguent un peu à vue, cernés par difficultés à imposer leurs idées et leurs méthodes. (466 pages – 21 €)



Serpentine, de Jonathan Kellerman. **Seuil (Cadre Noir)**. Pilier du LAPD (Los Angeles Police Department), le lieutenant Milo Sturgis hérite d'un cold case vieux de trente-six ans ravivé par Ellie Barker, la fille de la victime qui a fait jouer ses relations bien

placées pour obtenir la réouverture de l'enquête. Si les journaux de l'époque annonçaient un accident de voiture à Hollywood, le rapport du coroner précisait que Dorothy était décédée d'une balle dans la tête. Suivie par plusieurs inspecteurs successifs, l'enquête avait ronronné

quelques années avant de s'éteindre, sans résultat. Assisté de son vieil ami, le psychologue Alex Delaware, Milo s'investit sérieusement et décroche un début de piste grâce au dernier enquêteur encore en vie que sa hiérarchie avait dessaisi de l'affaire au moment où elle progressait. En recoupant les dépositions des témoins de l'époque, Milo et Alex avancent tout doucement et en constatant qu'il y a plus de suspects que de véritable hypothèse car dans l'entourage de la victime les morts violentes étaient fréquentes. Classique mais très intéressant, cet adroit roman de procédure policière s'inscrit dans une série captivante grâce à la tendre complicité qui unit ses deux héros pourtant si dissemblables. Le bougon lieutenant aux méthodes efficaces et le calme psychologue fin observateur de ses contemporains se complètent à merveille et forment l'un des duos les plus attachants de la littérature policière. (462 pages – 23 €)

Toutes les nuances de la nuit, de Chris Whitaker. **Sonatine**. Annoncé dès la première page, le drame qui se noue va compromettre à jamais la quiétude de Monta Clare, une petite bourgade du Missouri (USA). Aussi le lecteur n'est pas surpris quand le jeune Patch, treize ans, qui vole courageusement au secours d'une jeune fille agressée près d'un lac est gravement blessé par l'assaillant qui l'enlève. Immédiatement mobilisées, les forces de l'ordre locales aidées des habitants se lancent dans de sérieuses mais vaines recherches. Pour Saint, la meilleure amie de Patch, il est impensable de baisser les bras et avec la candeur de ses treize ans, elle refuse l'issue tragique que les adultes évoquent de plus en plus. Des mois durant, elle va harceler le shérif, surveiller tout le monde, suivre la moindre piste et son obstination sauvera Patch qui aura passé 300 jours dans une cave en compagnie d'une autre prisonnière qu'il n'aura de cesse de libérer. Cette quête impossible durera plus de vingt-cinq ans, pendant lesquels Patch et Saint deviendront adultes dans un monde brutal qui broie ses enfants. Quelle belle intrigue magistralement orchestrée sur plus de huit cent pages par le romancier anglais Chris Whitaker qui nous avait déjà offert l'excellent *Duchess* en 2022 (même éditeur). L'aspect criminel est omniprésent mais s'efface au profit d'une magnifique histoire d'amour contrariée bâtie sur une tragédie mais enrichie par la personnalité des deux héros. Superbe ! (820 pages – 25.90 €)

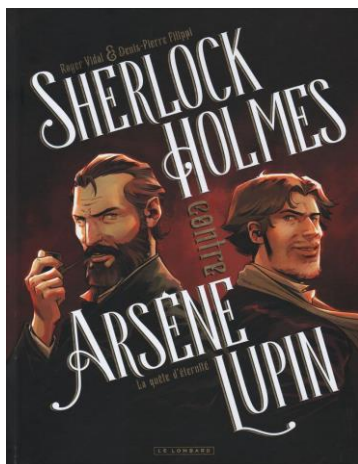
Jean-Paul Guéry

ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

Sherlock Holmes contre Arsène Lupin de **Roger Vidal** et **Denis-Pierre Filippi (Le Lombard)** et **Marcie** de **Cati Baur (Dargaud)**

Détective privé, voilà bien une profession qui a engendré tout un imaginaire, et les œuvres qui vont avec (et réciproquement). Deux albums les mettent en scène chacun à leur manière, et c'est fort réjouissant dans les deux cas



Le duo Denis-Pierre Filippi (scénario) et Roger Vidal (dessins) n'y va pas par quatre chemins en mettant face à face, deux monuments du genre dans «**Sherlock Holmes contre Arsène Lupin**». Un titre qui fait écho à celui de l'aventure de

Lupin écrite par Leblanc, mais dont l'amateur éclairé se souviendra que le détective londonien était devenu «**Herlock Sholmes**», et qu'il était un peu tourné en ridicule par le rusé cambrioleur Français... Ici, à l'issue d'un plan démoniaque montée par la Comtesse de Cagliostro, les deux hommes vont être contraints à unir forces et esprits, en gardant chacun leur caractère et leur personnalité, *of course* !

Lupin : « Je vois d'ici les gros titres : l'illustre cambrioleur et l'enquêteur émoussé s'associent »

Holmes : « Belle tentative de diversion, Monsieur Lupin, mais je ne ferai aucune remarque sur les relâchements inopportuns de votre corps ! ».

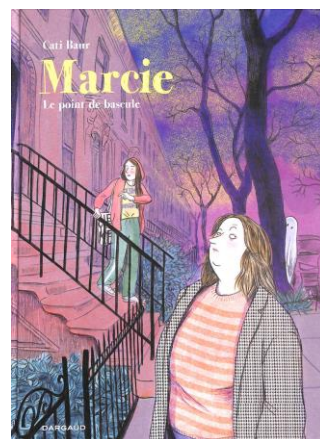
Ce dialogue, qui fait suite à une spectaculaire scène d'action qui voit le duo berné par la comtesse, donne le ton de tous ceux qui suivront : la gouaille de Lupin face à l'ironie classieuse de Holmes. Et tout cela au service d'une intrigue à rebondissements superbement mise en image par Roger Vidal. Ses deux scènes phare de ce tome inaugural, l'une nocturne, l'autre sous-marine sont magnifiques. Et ses Holmes – barbu et Lupin – presque juvénile – sont de belles surprises. Bref : un hommage revigorant !

Marcie est elle une détective d'un autre genre, car elle arrive à la profession presque par hasard. Ses «**aventures**» commencent pour elle par son licenciement, suivi de son embauche pour une société d'enquêtrice... sondagière. Caroline – le prénom qu'elle préfère se donner car elle déteste Marcie – est une quinquagénaire

(pardon, «**49 ans et demie**») à un carrefour de sa vie... Seule, avec sa pimpante fille Emma à la maison, elle se demande bien ce qu'elle va devenir. Jusqu'au jour où, prenant son courage à deux mains, elle franchit le seuil de la célèbre agence parisienne «**Dulac**» pour y proposer ses services, sans trop d'espoir. Mais cela marche ! Bon, au début, il s'agit de retrouver des chiens volés à leur propriétaire, mission pour laquelle elle se montre très douée, son physique de femme passe-partout, invisible, l'y aidant pas mal... Mais un événement tragique au cours d'une de ses filatures canines va tout changer, et une vraie enquête va s'offrir à elle. Et la conduire jusqu'à New York, entraînant plus d'un bouleversement dans sa vie.

Cet album de **Cati Baur**

est une véritable pépite ! Le fil rouge polar avec lequel l'histoire est tissée est un prétexte à nous dresser le portrait d'une femme de ce 21ème siècle, un peu dépassée par l'époque, mais qui s'accroche, grâce à sa fille, pétillante et stimulante, et à une



vraie envie de changer de vie. Sensible, subtile, maladroite parfois, drôle souvent aussi par ses réflexions, Marcie est en fait terriblement humaine et c'est un vrai bonheur de suivre ses pérégrinations. Et son quotidien de femme invisibilisée, puisse que c'est aussi ce qui est au coeur de cet album : la dureté d'un monde parfois impitoyable est atténué par le trait fin et élégant de Cati Baur, et par les couleurs douces utilisées. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur cet album tant il est riche. Et il n'y a plus qu'à espérer que Marcie nous revienne le plus vite possible, c'est déjà une amie qu'on a envie de revoir !

Fred Prilleux

Marcie. Tome 1 - Le point de bascule. Scénario et dessin de **Cati Baur. Dargaud** – Collection Signé (144 pages - 20,50 €)

Sherlock Holmes contre Arsène Lupin. Tome 1 – La quête d'éternité. Scénario Denis-Pierre Filippi, dessins Roger Vidal et couleurs Léa Chrétien. **Le Lombard** – (96 pages - 20,45 €)

Petite sélection de livres de poche

L'enquêteur agonisant, de Leif GW Persson. **Rivages/Noir**. Epicurien invétéré, Lars Martin Johansson, ex-chef de la police suédoise aujourd'hui à la retraite, est victime d'un AVC qui le cloue sur un lit d'hôpital. Par une des soignantes, il apprend que l'enquête sur un crime non résolu et vieux de vingt-cinq ans pourrait être relancée. Aidé d'un ancien collègue, il se replonge sur le cas de cette fillette de neuf ans violée et assassinée mais dont l'enquête officielle a été bâclée par un flic incompetent. A partir de quelques indices recueillis sur place et des documents et interrogatoires de l'époque, Lars Martin reprend à son compte les investigations et fait fonctionner ses petites cellules grises. Entre deux séances de rééducation, il progresse grâce à un sens aigu de l'observation et de la déduction qui laissent espérer un dénouement positif. Ce roman suédois est un petit bijou littéraire qui allie une intrigue pour le moins originale, un personnage principal particulièrement attachant, une narration fluide et des dialogues savoureux. (522 pages – 11 €)



Au premier regard, de Lisa Gardner. **Le Livre de Poche**. Le premier petit cadavre repéré dans une forêt de Géorgie fut attribué à Jacob Ness, un sinistre tueur en série abattu par sa dernière victime, Flora Dane, qui depuis traque la moindre information sur son bourreau. La découverte d'un charnier suscite des questions auxquelles devront répondre l'enquêtrice D.D. Warren, l'agente du FBI Kimberly Quincey, Flora Dane et le petit génie de l'informatique Keith Edgar. Très perturbée par cette nouvelle enquête qui fait ressurgir son passé de victime, Flora devra puiser au fond d'elle-même les ressources pour avancer. D'autant qu'une petite martyre reste encore à sauver. Les excellents romans de Lisa Gardner allient un suspense maîtrisé, une intéressante description de la procédure policière (recueil d'indices, analyses scientifiques) et une gestion

aiguë de l'aspect humain et psychologique des enquêtes. (576 pages – 9.90 €)

Chambre 505, de Viveca Sten. **Le Livre de Poche**. Femme d'affaires suédoise arrogante aux ambitions tentaculaires, Charlotte Wretling avait jeté son dévolu sur un grand complexe hôtelier abandonné proche de la petite station de ski d'Åre. Son assassinat sanglant dans un hôtel voisin la veille de la conférence de presse censée lancer le projet jette un froid dans la région et mobilise les forces de police locales. Hanna Ahlander et l'inspecteur Daniel Lindskog font équipe pour cette enquête qui part dans plusieurs directions. La victime excellait à se faire des ennemis, à commencer par un employé coléreux humilié. Les écologistes du coin qui rejetaient le projet, un associé un peu contraint de mettre la main à la poche et un édile véreux qui regrette son engagement prétendent également au statut de suspect. Pour Hanna et Daniel commence une enquête astreignante, faite de recoupements de témoignages et de vérifications fastidieuses, le tout en plein week-end Pascal. Alors que les investigations piétinent, une deuxième victime relance l'affaire. Comme d'habitude, Viveca Sten prend son temps pour installer son intrigue criminelle et en profite pour peaufiner la psychologie de ses deux personnages principaux confrontés à des problèmes de couples et à la solitude. Un suspense plaisant et un roman de société qui stigmatise la violence domestique et l'intolérance. (576 pages – 10.40 €)

Eclipse totale, de Jo Nesbo. **Folio (Policier)**. Dévasté par l'assassinat de son épouse et viré de la police criminelle d'Oslo, Harry Hole s'est exilé à Los Angeles où il boit ses derniers dollars en compagnie d'une vieille actrice qui a contracté une dette de 960.000 dollars auprès de créanciers plutôt louches. A Oslo, un riche et puant homme d'affaires est soupçonné d'être impliqué dans un double meurtre et engage Harry pour le dédouaner. L'ex-inspecteur n'a que dix jours pour mener à bien sa mission et gagner l'argent qui sauvera son amie actrice. Heureusement qu'il a gardé quelques relations dans la police qui l'aideront à retrouver la trace d'un tueur en série particulièrement abominable et glaçant. Et tandis que les autorités peinent à trouver une piste intéressante, Harry s'investit sans réserve dans cette enquête difficile. Fidèle à lui-même et à ses démons de toujours, Harry Hole est un personnage à la psychologie complexe mais très intéressante car nourrie d'un passé obscur et traumatisant. (656 pages - 10.50 €)

Jean-Paul Guéry

LE BOUQUINISTE A LU ET VU

Jean-Bernard Pouy et *The Bridge/Bron*

Nicthémère, de Jean-Bernard Pouy. **Moby Dick**. Jean-Bernard Pouy dit JB -sans faire de publicité pour une marque de whisky – est un écrivain populaire français qui fait partie de la joyeuse équipe qui a révolutionné la Série Noire dans les années 70/80. Libertaire et provocateur, j'ai eu l'occasion de le « fréquenter » lors de sa venue au festival ImaJn'ère et ai eu le plaisir de rencontrer un homme drôle, intelligent, humaniste, ultra-sensible mais à la santé flageolante. Ce qui ne l'a pas empêché d'écrire et de fréquenter les salons. Son œuvre est dithyrambique et l'auteur jongle avec maestria avec les intrigues, les mots, son regard acéré sur nos travers sociétaux. Il est à l'origine avec Antoine de Kerversau des regrettées Editions La Baleine des romans du héros « le Poulpe » détective autodidacte libertaire, aux titres calembours et dont les plus grands auteurs du polar de l'époque se sont frottés à un moment ou à un autre. Ne doutons pas qu'il se trouve aujourd'hui proche de la collection La Fille du Poulpe qui part sur les mêmes principes à notre époque actuelle et dont j'ai chroniqué dans ces pages deux opus. Nycthémère outre le jeu de mot est un exercice bien différent de ceux auxquels notre artiste nous avait habitué. L'histoire en elle-même est une parodie des luttes des groupes politiques qui infestent notre quotidien sous le regard concupiscent et rigolard du pouvoir en place. Une lutte qui bien entendu n'aboutira qu'à sa conclusion logique... Ce qui est frappant dans le roman tient plutôt à un maelström de calembours et de bons mots. Ayant repéré rapidement le jeu sémantique, je me suis plongé avec délectation dans cette écriture ludique et je crains malgré tout en avoir raté un certain nombre. Comme vous ne le savez sans doute pas, Caza (Philippe) s'est lancé, en plus de ses dessins, dans l'écriture de nouvelles et jongle avec maestria et humour



avec la langue de la même manière que JB dans ce Nycthémère. Le tout dégage cependant une amertume inhabituelle chez JB, toujours présente dans ses œuvres mais souvent dissimulée dans un mode rigolard que j'ai moins retrouvé dans ce texte. C'est un texte que j'aurais eu plaisir à

éditer chez « à la flamme » où nous recherchons des fictions hors des courants actuels. Je lui ai demandé un texte ainsi qu'à Jean-Hugues Oppel où ils auraient pu nous décrire, par exemple, la révolution dans la Série Noire et je me suis fait très gentiment envoyer balader (par les deux oui...). Un roman de JB Pouy mais hors des chemins habituels de l'auteur écrit avec talent. Une bonne raison d'éclairer notre rentrée. 15.90€

The Bridge/ Bron est une série dano-suédoise diffusée sur **Prime** et créée entre 2008 et 2011. Le pont dont il est question est le pont de l'Øresund de presque 8 km qui débouche sur l'île artificielle de Peberholm où démarre un tunnel Drogden de 4 km. C'est une construction récente (2000) qui permet de relier la ville de Malmö en Suède à Copenhague au Danemark. Il est superbe. Ce qui explique la série où la police des deux villes collabore sur des crimes mettant en scène des victimes suédoises et danoises. Chacune des quatre saisons forme une enquête complète avec pour fil conducteur entre les saisons le suivi de l'héroïne principale Saga Norén de la police de Malmö.

Saga est une excellente lieutenant de police dont les résultats sont mirifiques. En revanche du côté humain, le moins que l'on puisse dire est que ce n'est pas ça DU TOUT. Le règlement c'est le règlement et elle manque totalement d'empathie, que ce soit avec les collègues, les victimes ou les témoins. Interprétée par Sofia Helin, celle-ci s'est emparée du personnage considérant que son personnage souffrait d'un syndrome d'Asperger. Un superbe visage que traverse une cicatrice (récoltée par l'actrice à la suite d'un accident), vêtue d'un manteau de cuir, conduisant une Porsche de couleur kaki, Saga est un personnage totalement à part, effrayant et dénué du moindre charisme. Elle attire cependant l'affection de son chef et de certains de ses condisciples et je dois l'avouer la nôtre au fur à mesure des épisodes et des quatre saisons. La totalité de celles-ci forment un tout parfaitement cohérent. Outre ce personnage marquant, les enquêtes par elles-mêmes sont particulièrement denses et riches, avec quelques très belles surprises. Le tout est bercé des ambiances des polars nordiques dans des pays froids et impersonnels et je ne parle pas que de climat. Depuis les deux séries sur Harry Bosch, c'est certainement la meilleure série que j'ai pu voir. Ne la ratez pas.

Jean-Hugues Villacampa

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Atome 33 de Grégoire Osoha - Ed. Marchialy

Au premier trimestre sortait *Atome 33*, de Grégoire Osoha, chez Marchialy, le fruit d'une enquête au Québec, dans une petite ville construite autour d'une fonderie de cuivre dont les habitants (re)découvraient en 2019 la pollution hors-norme dont ils étaient victimes.

C'est toujours un peu la même ritournelle – mais nous ne nous en plaignons pas. Nous avons trop de polars à lire et pas assez de temps pour se consacrer à d'autres genres. Mais si la fiction en phase avec la réalité est particulièrement intéressante, c'est bien, en parallèle – mais l'avis n'engage que nous – d'aller explorer le réel. À l'heure où Rivages ressort *Opération Massacre* de Rodolfo Walsh – livre de référence que nous n'avons pas encore eu le temps de relire, juste l'excellente préface inédite de Leila Guerriero pour cette édition – nous ne saurions que trop vous vanter les mérites de la non fiction. Leila Guerriero cite une excellente remarque de Rodolfo Walsh lors d'une interview à ce sujet « La dénonciation transposée dans l'art du roman devient inoffensive, car elle est sacralisée en tant qu'art. Le document, le témoignage, admet quant à lui un degré de perfectibilité ; dans la sélection, dans le travail d'investigation, s'ouvrent d'immenses possibilités artistiques ».



Dans *Atome 33*, Grégoire Osoha nous emmène à l'ouest du Québec, en l'Abitibi-Témiscamingue « En anicinabe, la langue parlée par le premier peuple autochtone connu de la région, abitibi signifie « là où les eaux se séparent », et temiscamingue « lac aux eaux profondes ». La

ville, c'est la calme et tranquille Rouyn-Noranda. Malheureusement, il y a une fonderie historique « La fonderie, dans leur dos, faisait partie du décor. Elle leur servait de repère, de délimitation. En un sens, de son corps massif, elle les protégeait même du monde extérieur. » Et la fonderie pollue... Les habitants ont donc essayé de faire baisser (ne parlons pas de cesser) les émissions de l'usine – et Grégoire Osoha raconte leur combat, les agissements de la mine,

les collusions politiques, la vie en ville et plein d'autres choses.

C'est toujours, toujours, la même histoire... mais, c'est toujours des histoires qu'il faut raconter. Selon la formule consacrée, c'est l'éternel David contre Goliath – ce qui est constamment le cas lorsque des citoyens décident de s'unir contre une multinationale. Grégoire Osoha livre cette histoire avec empathie, d'une plume vive et alerte, qui porte l'espoir – et on en a besoin !

Christophe Dupuis

Atome 33 de Grégoire Osoha. Editions Marchialy.



EN BREF... EN BREF... EN BREF...EN

***Le bruit de nos pas perdus*, de Benoit Séverac. 10/18.** Commandant de la Brigade Criminelle de Versailles, Cérisol doit faire face à une multitude de missions et d'enquêtes, à commencer par le suicide étonnant d'une jeune femme qui multipliait les projets avec son amant marié. Un cadavre momifié squattant le caveau d'une famille respectable et des parents indignes qui prostituent leur fillette autiste complètent le tableau. Heureusement, Cérisol qui se fait un sang d'encre pour son épouse aveugle en déplacement sportif au Japon, peut compter sur une équipe de choc expérimentée que vient de rejoindre une nouvelle et jeune lieutenant au nom imprononçable qui n'a pas froid aux yeux. Parallèlement on suit le périple poignant de deux jeunes tchadiens qui quittent clandestinement leur pays sur un bateau de fortune. Les romans noirs de Benoit Séverac renferment une réelle et salutaire dimension sociale qui dépasse le cadre strictement policier des intrigues. (332 pages - 8.90 €)

Jean-Paul Guéry

AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...

On ne mange pas les cannibales, de **Stéphanie Artarit**, Belfond (Belfond Noir), mai 2025.

Pyrénées-Orientales, 1976. Bambi Rapaz, 17 ans, vit près d'un zoo dans une bicoque isolée de tout, entourée d'une famille complètement dissolue, fracassée et totalement hors des radars sociaux avec une mère impotente et alitée, ses deux frères jumeaux mongoliens et Martin son frère incestueux au caractère possessif et violent. Quant au père, il a disparu du jour au lendemain de façon étrange. Pour fuir cet enfer, Bambi trouve régulièrement et frauduleusement refuge au milieu des animaux du zoo qui l'apaisent. Noël Rivière, le propriétaire, va finalement l'embaucher car il a besoin d'aide mais aussi parce qu'il reconnaît en elle le vécu d'une enfance tout aussi cabossée que la sienne. Quand la mère meurt de façon très mystérieuse et que Martin se retrouve en prison pour vol de moto et agression ayant entraîné la mort, Noël Rivière décide de recueillir Bambi et ses deux frères handicapés au sein même du zoo. Mais un prédateur autrement plus bestial que les animaux dits sauvages rôde en permanence autour de ce havre de paix et Bambi en est la proie.

On ne mange pas les cannibales, est un roman noir psychologique et social à la fois, doublé d'un suspense magistralement orchestré. De plus Stéphanie Artarit prend le temps de poser un regard approfondi sur le rapport étroit entre Homme et Animal, ce qui sort le roman du lot commun. La part de violence et d'humanité en chacun sont entremêlées, d'une part l'animalité primitive de l'homme et inversement, l'humanité sous-estimée de l'animal. Stéphanie Artarit va même inventer le mot-valise : Humanimal. Tout dans cette intrigue impitoyable est imbriqué, jusqu'à plonger le lecteur dans les pensées



d'Adam, un vieux chimpanzé agressif que Noël Rivière a mis en quarantaine dans un enclos à part. Adam qui lui seul sait reconnaître en l'homme la monstruosité de « la panthère parfumée », celle qui avait déchiqueté sa mère quand il était jeune chimpanzé en Afrique.

Que l'on ne s'y trompe pas, *On ne mange pas les cannibales* est un roman de pure vengeance qui peut même réveiller en vous des instincts sauvages d'inhumanité ! Mais là encore Stéphanie Artarit questionne, avec beaucoup d'acuité, la fonction même de la vengeance. Est-ce qu'elle ne ronge pas de l'intérieur celui qui en est animé et une fois assouvie, reste-il une place pour l'apaisement ?

Une écriture fluide, une intrigue parfaitement agencée et des personnages aux émotions puissantes qui vous hantent rendent la lecture addictive. Un roman d'une rare cruauté, intelligent et acéré que l'on dévore sous tension permanente. Ce roman a été retenu dans la sélection officielle de juin du Grand Prix de Littérature Policière 2025.

Alain REGNAULT

ANCIENS NUMEROS



Il reste environ 175 anciens numéros (à partir du N°13) plus une cinquantaine de hors-séries. Le lot est vendu 10 € + 15 € de frais de port, **soit 25 €**. Chèque à l'ordre de **J-P Guéry à La Tête en Noir - 3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS**

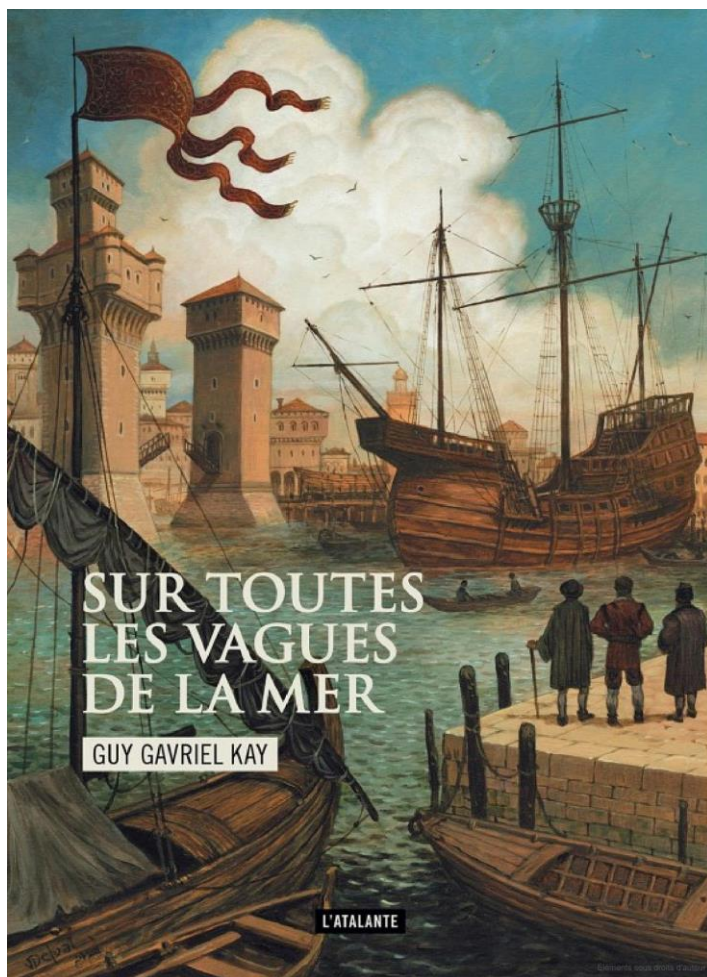
LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Direction la Renaissance italienne avec **Sur toutes les vagues de la mer.**

J'ai profité de l'été pour lire un auteur que j'aime beaucoup mais que je n'ai pas suivi régulièrement, à savoir le canadien Guy Gavriel Kay et ses fictions qui réinventent des moments historiques précis.

Pour ceux qui ne connaissent pas l'auteur, sachez que si les noms de lieux, les dates et les religions sont différents de ceux que nous connaissons, l'action se déroule en Méditerranée, quelque temps après la chute de Constantinople (Sarrance ici). Rafel est Kindath (juif) et il garde le souvenir de l'exil, lui dont la famille vivait au sud de l'Espagne. Lenia a été enlevée petite lors d'une razzia, elle a été vendue comme esclave à un riche musulman qui l'a formée pour être son garde du corps. Elle l'a tué avant de s'enfuir sur le bateau de Rafel. Ils sont maintenant associés. Leur bateau leur sert à commercer, transporter des marchandises, pirater si l'occasion se présente. Là ils ont une mission un peu spéciale, accompagner un assassin et lui permettre de tuer le calife d'une ville de l'Afrique du nord (Marjiti) pour le compte de deux frères craints sur tout le pourtour de la Mer.

Mais ce n'est que le début de leurs aventures qui vont les amener à sillonner la mer d'Italie jusqu'en France et à tenter de garder leur tête et leur indépendance dans un monde où les plus puissants jouent aux échecs avec des gens comme eux en guise de pions. Tout le talent de l'auteur ici au sommet de son art. Si les noms changent, on reconnaît bien la période qu'il a déjà évoquée, les bouleversements liés à la reconquête de l'Espagne et à la prise de Constantinople et les villes traversées ou évoquées, comme Venise, Sienne ou Florence. C'est un



plaisir qui vient rehausser celui, direct, de se plonger avec délices dans une histoire racontée par un conteur hors pair. On adore suivre les différents personnages, se réjouir avec eux, pleurer, trembler, espérer avec eux. Tous vous touchent, Rafel et Lenia bien entendu, mais également tous les personnages secondaires qui font une apparition, plus ou moins rapide.

Outre la reconstitution historique, le roman brasse de très nombreuses thématiques, dans cette période troublée où les trois religions de la Méditerranée se fondent ou s'affrontent. Pouvoir, responsabilité et surtout l'exil et l'impossible deuil d'une Terre parfois fantasmée où l'on ne pourra plus, ou ne voudra plus revenir.

C'est passionnant, intelligent et très souvent émouvant sans jamais tomber dans la sensiblerie dégoulinante. Bref c'est à lire. Je me demande d'ailleurs pourquoi je n'ai pas lu tous les romans de cet auteur.

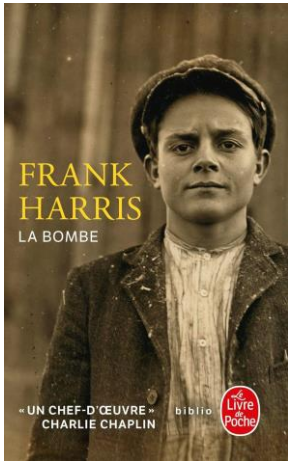
Jean-Marc Laherrère

Sur toutes les vagues de la mer, de Guy Gavriel Kay / (All the seas of the world, 2022), **L'Atalante - La dentelle du cygne** (2025), traduit de l'anglais (Canada) par Mikael Gabon.

papeterie
librairie
contact

DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

La bombe, de **Frank Harris**. **La dernière goutte**, 2015. (Réédition Livre de poche, 2020).



Haymarket square, Chicago, 4 mai 1886. Plusieurs centaines d'ouvriers se réunissent pour protester contre les meurtres de deux manifestants par la police, lors d'un rassemblement de grévistes ayant eu lieu la veille après une charge aussi inutile que sauvage. À nouveau, la rousse sort les matraques et fonce dans le tas. Mais cette fois,

quelqu'un lance une bombe dans leurs rangs. Huit vont mourir, des dizaines d'autres sont blessés tandis que les survivants dégagent et abattent quatre cols bleus. Cet événement, acmé du mouvement ouvrier, qui, à cette époque, est traversé de bien des courants, entre celles et ceux qui militent pour la journée de huit heures et celles et ceux qui espèrent la révolution, sera également un des piliers de la future Journée internationale des travailleurs du 1^{er} mai.

Rudolph Schnaubelt, émigré allemand, arrivé quelques années plus tôt aux USA, est celui qui a lancé l'engin explosif. Pourtant, rien ne le prédisposait à s'engager ainsi dans l'action directe anarchiste. Cultivé, il a débarqué avec le vœu de devenir journaliste. Mais vite confronté à la misère et à la faim, il découvre, en s'échinant à gagner sa croûte, l'exploitation éhontée du prolétariat issu de l'immigration par les pompe-la-sueur patronaux. Abasourdi, il fait connaissance avec des pauvres bougres aveugles, d'autres qui tombent en morceaux, leurs os nécrosés, suite à des accidents du travail ou à l'exposition à des matières nocives, dans l'indifférence totale des dirigeants et l'ignorance distante du grand public américain. Cette terrible condition des tâcherons étrangers, à qui on dénie tout droit social et jusqu'à la liberté de se réunir, le pousse dans les bras des socialistes et bientôt dans ceux des anarchistes. Il s'agit là de la frange la plus acharnée dans cette guerre contre le capitalisme triomphant de l'époque où se forment les grands monopoles *yankees* et où les fortunes des milliardaires s'amassent aussi vite que se creusent les ventres des gamins miséreux dans les taudis des faubourgs. Schnaubelt rencontre alors celui qui va l'initier à la lutte armée, Louis Lingg, charismatique militant libertaire, qui va avoir une emprise considérable sur lui. Mais, dans le même temps, il flirte avec la belle Elsie, qui, elle,

ne se soucie guère des inégalités et a une peur panique du dénuement (et accessoirement de se dénuder, au grand damne de Rudolph). Et tandis que sa situation professionnelle s'améliore joliment, il devra bientôt faire un choix dans ses différentes fidélités.

Frank Harris est un Irlandais né en 1856 et mort en 1931. Immigré aux USA, il devient journaliste, mais entreprend aussi son autobiographie qui fera scandale en raison de la crudité de la description de ses nombreux ébats. *La bombe*, qu'il publie en 1909, est considéré comme son meilleur roman.

Si le contexte effroyable du prolétariat américain de l'époque est solidement dépeint, si ses personnages sont bien campés, mention spéciale à l'évocation honnête du désir féminin, si les événements historiques ainsi que la mascarade judiciaire qui suivit (qui vit quatre accusés pendus et un cinquième se suicider) sont rigoureusement mis en scène, un point vient cependant venir ternir l'appréciation que je peux faire de ce livre. En effet, la théorie anarchiste, ses bases idéologiques, évoquées par le mentor et modèle de Schnaubelt, me paraissent plutôt mal exposées, et de manière peu claire, le Lingg romancé par Harris ne professant qu'un anarchisme flou et manifestement manié à la truelle par l'auteur. Dommage, dans un roman sur cette thématique, de faire évoluer des protagonistes historiques et clés du mouvement libertaire étatsunien qui pourtant, semblent confondre anarchisme et communisme autoritaire et citent à tout propos les évangiles !

Il n'en demeure pas moins que publier un tel roman, manifeste vibrant à la mémoire des martyres du massacre d'Haymarket, affichant clairement la collusion intime entre les magnats de l'industrie et le pouvoir, entre le gouvernement répressif, raciste et les juges aux ordres, dépeignant sans détour la corruption de la presse, une petite quinzaine d'années seulement après les faits, fait montre d'un véritable positionnement de son auteur pour la cause de la justice sociale.

Il est salutaire que l'éditeur (qui glisse — heureusement, rarement — des notes de bas de page partant d'un bon sentiment, mais un peu impromptues) ait enfin traduit, plus d'un siècle plus tard, cette œuvre rendant hommage à ceux qui payèrent de leur vie leur engagement au service des travailleurs et des travailleuses.

Julien Caldironi

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

Envahir la Pologne, de Jean-Hugues Oppel. **La Manufacture de livres.** Cadour du contre-terrorisme et officier de la DGSE, Carcajou opérait dans un coin perdu d'Afrique quand il est tombé entre les mains de rebelles locaux sans cause chapeautés par des mercenaires à la sauce russe du Groupe Wagner. Pour exfiltrer le militaire détenteur de renseignements ultra importants, la DGSE va devoir jouer très serré et envoie sur place un commando de combattants aguerris sous la responsabilité d'un cadre chargé du bon déroulé de l'opération, y compris dans ses finalités inavouables. Bienvenue dans les arcanes des officines plus ou moins officielles des services secrets internationaux. Bourré d'allusions et de références à la situation explosive dans bon nombre de pays, ce récit stigmatise le mépris et l'intolérable cynisme des puissants. Jean-Hugues Oppel maîtrise son sujet et sa vision du fonctionnement de la DGSE et des forces occultes internationales ne semble pas déconnectée de la réalité. Ce qui ne manque pas de faire froid dans le dos. Un court roman impressionnant ! (140 pages – 12.70 €)

que cherche Julián ne résiste pas à l'assassinat d'une de ses anciennes amies, signant le point de départ de ce qui ressemble fort à une épuration. Il se tourne vers Virginia, policière exemplaire et légaliste qui n'a pas hésité à le livrer aux autorités mais veut comprendre son geste fou. Ce que cache Julián, c'est l'abjecte implication du notable dans un trafic d'enfants issus de la fange des bidonvilles et livrés aux prédateurs sexuels. Ce qu'il ignore c'est la mission d'un tueur à gages mexicain qui travaille pour les narcotrafiquants. Ce roman d'une exceptionnelle noirceur exploite plusieurs intrigues qui plonge le lecteur au cœur d'un univers nourri de corruption, de déviances et de pourritures diverses. Heureusement, le héros, éreinté de tous côtés et miné par un secret lié à son enfance, force l'admiration et parvient à allumer, brièvement, quelques lueurs d'espoir. (340 pages – 23.50 €)

Jean-Paul Guéry

LE COIN JEUNESSE

Sorry Mom, de Sylvie Allouche. Syros.

5^e aventure de la commissaire Clara Di Lazio, *Sorry Mom* est un petit bijou romanesque de Sylvie Allouche qui se lit en quatrième vitesse. Dans cette pure enquête policière, l'équipe de l'impétueuse commissaire se retrouve avec une étrange affaire sur les bras : une femme dont on ne connaît pas l'identité a été retrouvée morte dans un quartier tenu par des dealers. Avec écrit dans la paume de sa main le code 734567B. L'affaire mènera toute l'équipe jusqu'à Anvers autour de boîtes à bébés après beaucoup de détours logiques dont un. Dans l'intervalle, Lilo, la nièce de Di Lazio débarque dans le commissariat du XIX^e arrondissement parisien pour un stage, Issa, un jeune émigré clandestin mutique ou muet fait son apparition dans une cave à l'abandon, une jeune tétraplégique attend un traitement américain et Jules, le fils du Ministre de l'Intérieur, suit des séances chez une psy. Des séances qui révèlent une âme très torturée. Tous ces enfants énoncent à un moment donné « Sorry Mom », qui donne son titre à ce roman haletant et intelligent qui ouvre de nombreuses pistes de réflexion. À partir de 13 ans. (362 pages – 17.95 €.)

Julien VEDRENNE

A NOTER... A NOTER... A NOTER...



La Librairie CONTACT
reçoit prochainement
deux autrices :

Joffrine Donnadieu,
le mercredi 24 septembre à
19h à l'occasion de la parution de son nouveau roman **Aux nuits à venir**, publié aux éditions Gallimard.

Mathilda di Matteo, le mercredi 5 novembre à
19h à l'occasion de la parution de son premier roman **La bonne mère**, publié aux éditions de L'Iconoclaste.

Personne sur cette terre, de Víctor del Árbol. **Actes Sud (Actes Noirs).** Mis en examen pour avoir tabassé et laissé pour mort un notable de la société barcelonaise, malmené par un cancer du rein agressif, le policier Julián Leal revient dans son village natal de la côte Galicienne. Son retour déstabilise les habitants qui n'ont pas oublié l'incendie criminel qui coûta la vie à son père et même les anciens amis de Julián semblent réservés. Autrefois prisée des contrebandiers, la côte Galicienne est devenue la porte d'entrée privilégiée des narcotrafiquants internationaux et les villageois se sont adaptés. Mais l'apaisement

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

2027 Sanglantes élections, de Jo Daxa. La Mouette de Minerve, 2025.

Je ne sais pas pour vous, mais moi, un roman qui s'ouvre par des citations de ces deux grandes figures de l'anarchisme que furent Max Stirner et Georges Darien, ça a tendance à me mettre dans de bonnes dispositions. Si en plus ce roman est signé, selon la présentation de son éditeur, par « un ancien du Fleuve Noir qui a déjà publié, sous d'autres noms, une quinzaine de romans noirs », force est de constater que cette affaire se présente au mieux. Surtout que ledit roman s'inspire de façon assez transparente d'un effroyable fait d'actualité pour tirer à boulets rouges – aux sens propre et sale – sur l'ensemble de la classe politique française actuelle...

Mais commençons par le commencement. Et le commencement se situe en 2015, quand le comité de rédaction du journal *l'Anar Hebdo* est victime d'un attentat islamiste. Ça vous rappelle quelque chose ? Fort bien. Et ce n'est qu'un début, car si l'auteur prétend en préambule que « ce roman est de pure fiction » et que « tout est donc faux », toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé n'est pas pour autant fortuite. Loin de là.

Douze ans après les attentats, Joris Fortella (sic), du parti Valeurs Nationales (re-sic) est au plus haut dans les sondages. Derrière lui, Aurore Cantonié, des Nouveaux Marcheurs, revendique sans vergogne l'héritage désastreux de l'actuel président, qui a enfin admis qu'il ne pourrait se représenter. Quant à la gauche, ou du moins ce qu'il en reste, elle est représentée par Tristan Bompierre, qui est parvenu à réunir derrière lui la plupart de ses chapelles.

Tout irait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes des copains et des coquins si le journal *l'Anar Hebdo* ne venait pas pimenter cette sauce un peu trop rance à son goût. Pas question de leur laisser croire qu'ils ont gagné. Pas question de courber l'échine devant les fascistes, les fous de dieu, les gourous populistes et autres arnaques communautaires. Rof, appuyé par la fédération L'Anarhebdo, déclare qu'il se lance dans la bataille des présidentielles. Conscient de sa responsabilité vis-à-vis d'une gauche laïque et républicaine en état de mort clinique, l'actuel rédacteur en chef a décidé de relever le défi.

Évidemment, une telle démarche est dangereuse. Et évidemment, Rof en est conscient. Steve, son conseiller personnel, a prévu le coup. Les services de sécurité sont débordés, mais un



de ses hommes lui a parlé d'un certain Nico, un ancien de l'armée reconverti dans la protection rapprochée. Nico ne va pas très bien depuis le suicide de son frère Ivan, mais c'est un homme de conviction. Rof lui plaît. Il accepte la mission. Sans se douter qu'elle lui apportera les clés pour comprendre son propre passé.

Sous des dehors de satire féroce, *2027 Sanglantes élections* n'en demeure pas moins avant tout un polar, et si l'on s'amuse parfois au détour d'une saillie acide, on ne peut pas dire pour autant que Jo Daxa s'adonne à la caricature. L'auteur souffle le chaud et le froid, alternant rire jaune, humour noir et... coups de sang. Eu égard à ses partis pris violents et à sa fin nihiliste, je ne devrais peut-être pas écrire ça, mais... la lecture de ce roman m'a fait du bien.

J'ai ressenti une profonde sympathie à l'égard de Nico, un personnage très bien écrit et très touchant, qu'on ne saurait réduire à une brute épaisse ou une machine de mort. Et puis, j'ai été heureux de voir un auteur lâcher complètement la bride pour mieux revenir aux sources de l'anarchisme, envers et contre tous ceux qui ont jeté leurs valeurs à la poubelle. Pour un peu, ce cher Jo m'aurait presque donné envie de reprendre une carte d'électeur. Qui sait, si Rof se présente en 2027 ?

Je sors mon Tokarev.

Je suis le dernier rempart contre le terrorisme.

Je suis aussi l'avant-garde du terrorisme.

Artikel Unbekannt

Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

Transfuge, de Gilles Moraton. Ed. Maurice Nadeau (A vif). Fils d'immigrés espagnols communistes installés à Narbonne pour travailler dans les vignes, Gilles Moraton a vécu une enfance nécessaire dans une maison d'ouvrier viticole au confort pour le moins sommaire. Passionné de lecture, Gilles a grandi avec l'espoir de s'extraire de sa condition de miséreux qui l'attendait, devenir, sans trahir ses origines, un transfuge de classe, même si c'est « le cul entre deux chaises ». La fac n'a pas su le retenir et il a accumulé les petits boulots pour vivre mais toujours avec l'objectif d'habiter une maison avec salle de bains. Avec ce vingtième ouvrage, Gilles Moraton évoque avec talent et pudeur son enfance, son adolescence, sa famille, ses amis, ses rêves, ses amours, ses déceptions littéraires, ses engagements et ses analyses politiques (*Les revendications sont venues plus tard, quand on a compris que ce n'était pas la concentration des richesses des autres qui autorisait sa propre subsistance, mais que c'était le maintien de cet état de subsistance qui augmentait la concentration des richesses*). (96 pages - 17 €)

Le pays dont tu as marché la terre, de Daniel Bourrion. Editions Héloïse d'Ormesson. Le narrateur de ce roman au titre mystérieux s'adresse à un camarade d'enfance élevé comme lui dans un

tout petit village de la campagne française profonde et décédé dans une solitude qui questionne. Si leur maternelle commune s'est effacée, les souvenirs de l'école primaire et du collège ré-



vèle un garçon ébouriffé et taiseux qui attend impatiemment ses seize ans pour laisser tomber une institution qui se refuse à lui. Ils ont partagé des mercredis épiques forgeant des souvenirs inoubliables avant que leurs « mondes devenus étanches l'un l'autre » les séparent sans souffrances ni regrets. Après cette bifurcation sociale, le narrateur imagine le devenir de ce camarade isolé malgré sa famille dans ce coin de Moselle frappé par la désertification mais qui reste malgré tout leur trait d'union avec ses histoires de bistrot, ses

dramas, ses destins tristes à en mourir. Le style très personnel de l'auteur (par ailleurs conservateur des bibliothèques à Angers) colore avec bonheur cette histoire de rencontres manquées au cœur d'une ruralité malmenée. (118 pages - 16 €)

Vies arides, de Graciliano Ramos. Ed. Chandeigne et Lima. Fuyant la sécheresse, une famille d'éleveurs totalement démunis erre dans une zone désertique du sertão mexicain avant de se poser dans une ferme provisoirement abandonnée. Engagé par le propriétaire, le père famille devient vacher et esclave d'un système qu'il ne comprend pas et l'empêche de mettre de l'argent de côté pour enfin s'installer à son compte. Quasiment analphabètes et socialement isolés le couple, ses deux enfants et son chien vivent dans un dénuement terrible. Une situation difficile à vivre et que chacun des membres de la famille exprime à sa manière. Ecrit en 1938, ce roman social décrit avec sensibilité la situation dramatique des éleveurs mexicains confrontés à la sécheresse. (170 pages - 13 €)

Chasseurs d'été, de Soufiane Khaloua. Agullo. Français d'origine marocaine, Ramadan, qu'on appelle Dan, se souvient de ses sept ans et de son déménagement dans un quartier neuf d'une petite ville imaginaire. C'est là qu'il se lie d'amitié avec Nelson, un peu plus pauvre que lui, mais aussi avec Paul, Julien et Max. Elevé par une mère aussi effacée qu'exemplaire (son père fait de rares apparitions) Dan grandit sans soucis, bien intégré dans son cercle d'amis. Epargnées par la violence, les années collège et lycée seront secouées par le malheur et la souffrance mais l'amitié servira de rempart à des dérives plus dommageables. Avec sensibilité, délicatesse et pudeur, Dan le narrateur nous communique sa nostalgie de son enfance et de son adolescence. (270 pages - 22.90 €)

Décrochages, de Julien Fyot. Viviane Hamy. C'est au lever du jour qu'on découvre le cadavre du petit Tom dans la cour de l'école. Trois étages plus haut, la salle de classe de J., l'instituteur de CM2, est en grand désordre et une fenêtre reste ouverte. Pour apprendre ce qui s'est passé, l'auteur navigue entre deux périodes : quinze mois plus tôt et quatre mois plus tard. Il aura suffi de l'irruption de Brayan, un élève incontrôlable, dans la classe de l'insti pour que toute sa vie, personnelle et professionnelle, soit remise en cause. Perturbé, J. voit ses repères balayés par ce gosse ingérable qui impacte même sa vie de famille. Un roman bouleversant et déroutant qui montre le désarroi des enseignants confrontés à une situation compliquée. (392 pages - 21.90 €)

Jean-Paul Guéry

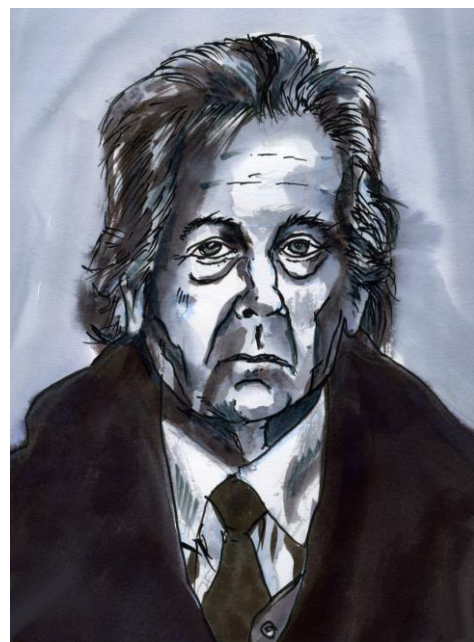
LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Le carré des indigents, d'Hugues Pagan. Rivages noir – 2024

Novembre 1973 – Une petite ville quelque part en France. L'inspecteur Claude Schneider (patron du Groupe criminel) a repris son poste dans la police après un passage dans l'armée et la guerre d'Algérie. A 18 h, un soir fin du service. Bogart, gardien de la paix voit se présenter à lui M. Hoffmann, cheminot, qui déclare : « Ma fille Elizabeth (Betty, 15 ans, un beau minois de chaton ébouriffé) a disparu, elle n'est pas rentrée hier soir. Elle revenait de la bibliothèque. C'est très inhabituel. C'est inquiétant ».

Le lendemain, découverte d'un cadavre à l'orée d'un bois. Effectivement, c'est Betty. Le corps « parle » au médecin légiste. Betty aurait été percutée par un véhicule ; le choc a fracassé la crâne. De plus elle a été violée et on a essayé de lui trancher la tête. L'enquête démarre. Est-ce un crime de rôdeur ? Schneider n'y croit pas. Un certain Erwin, déjà connu de la police s'accuse du meurtre. C'est un mythomane inoffensif ; le jour du meurtre il était à l'Armée du salut. L'enquête s'appuie sur deux maigres indices : la recherche d'une pelle et l'identification d'un véhicule à partir des traces de pneus. Il semblerait que le véhicule soit un véhicule militaire, une rareté dans la région. L'enquête s'enlise car Schneider doit aussi débrouiller d'autres affaires, en particulier le cas d'un toxicomane embroché par une baïonnette. Des empreintes digitales sont retrouvées sur le solex de Betty ; elles correspondent à celles déposées sur une bêche et sur des piles de lampes de poche découvertes au fort des Bordes. L'enquête prend un tournant décisif quand un homme affirme savoir qui se promène en frimant, avec un véhicule de l'armée, un vieux DODGE WC 57 . C'est Lucien Guillon que l'on retrouve dans le garage de son père. Dans les affaires de Guillon on découvre une trousse à maquillage avec la photo de Betty. Dès lors Guillon passe aux aveux : il raconte ses virées spéciales avec des pote alcoolisés et sa rencontre imprévue avec Betty. L'affaire Hoffmann est-elle résolue ?

autrement plus intéressants. Mais l'inspecteur Schneider prend l'affaire à cœur. C'est un enquêteur très déterminé, au caractère bien trempé (son passage dans l'armée l'a profondément affecté) Son équipe le suit, mais la hiérarchie lui cause



Hugues Pagan

quelques soucis. On voudrait classer l'affaire au plus vite ! Réalisme oblige ce n'est pas une seule enquête qui occupe le service, mais plusieurs qui s'entremêlent. L'auteur dépeint tout un microcosme policier avec ses engueulades, ses habitudes à l'Abattoir, le troquet en face du poste, les rencontres avec la presse, la rivalité entre les services (on déteste les « kébours » habitués à effectuer des rafles à la gare pour satisfaire les ambitions du maire).

Au final on aime dans ce polar (Grand Prix de Littérature Policière 2022) le développement méthodique d'une enquête implacable qui mène à la vérité. On admire le ton du roman : un humour désabusé et l'écriture : précise élégante. On quitte cette lecture à regret..

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Alfred EIBEL (1995 - 2009), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013 - 2023) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien CALDIRONI (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Alain RÉGNAULT

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°236 – Sept. / Oct. 2025



Hugues Pagan, vieux routier du polar, offre dans ce roman ce qu'il a écrit de meilleur. L'intrigue peut paraître banale : une jeune fille disparaît, elle a été assassinée... triste affaire. A la crime on connaît des cas

Porképi-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58